

RENTREE SOLENNELLE DE LA CONFERENCE DU STAGE ET
DU BARREAU DE PARIS

19 NOVEMBRE 2004

DISCOURS DE FELIX DE BELLOY,
PREMIER SECRETAIRE DE LA CONFERENCE

ELOGE D'ABRAHAM LINCOLN

19 novembre, ils ont froid, pourtant un soleil rasant leur chauffe le visage, 19 novembre 1863, ils ont froid, et pourtant l'automne est doux en Pennsylvanie.

Mais ce doit être la fatigue, ils grelottent comme des enfants, ils se serrent les uns contre les autres, ils s'appuient sur leurs baïonnettes pour ne pas tomber, ils doivent rester debout, et fiers si possible dans leurs uniformes déchiquetés, ils ont reçu l'ordre de ne pas défaillir, d'écouter les orateurs et d'applaudir.

Ils sont en rang sur ce vaste champ cerné de bois et de vallons, ce champ où huit mille hommes ont péri sous leurs yeux, pendant trois jours d'une bataille effroyable, ce champ de Gettysburg où le Nord a finalement freiné les avancées du Sud, une véritable tuerie, et enfin une victoire, la première victoire des Yankees en deux ans et demi de guerre civile.

19 novembre, ils ont froids. Ils commémorent les camarades morts en juillet.

Si les armées du Sud célébraient chacune de leurs victoires, elles n'auraient plus le temps de se battre. Mais pour eux, on a nettoyé le champ, on a installé une tribune officielle avec un grand drapeau de l'Union, et on les a alignés devant, par centaines, pour entendre des discours.

L'hommage aux morts du Sénateur Everett n'en finit pas. Le jour de la bataille, il devait se promener en calèche dans les rues de Boston. Il ne connaît pas un seul de ceux qui se sont fait tuer ici même, ce n'est pas lui qui a entendu leurs cris percer le bruit des canons.

Il ferait mieux de se taire ou de dire aux soldats pourquoi, depuis plus de deux ans, des centaines de milliers d'américains assassinent d'autres américains, pourquoi, après tout, les Etats du Sud ne pourraient pas faire sécession et garder, s'ils le veulent, leurs esclaves dans les champs de coton.

Derrière le Sénateur, un grand homme se tient assis, les bras accrochés aux accoudoirs du fauteuil, un grand homme dans un costume noir. Même les fantassins les plus éloignés l'ont reconnu immédiatement.

Ce front dégarni, ces pommettes saillantes, cette barbe sombre et ce regard fixe, c'est lui. C'est le Président, le Président des Etats-Unis ou de ce qu'il en reste. Après le Sénateur, ce sera à son tour de dire un discours. On l'attend.

Abraham Lincoln, assis à la tribune, a du mal à dénombrer les soldats qu'on a alignés devant lui sur le vaste champ. Mais il voit distinctement, sur le visage de ceux des premiers rangs, l'épuisement et le découragement, il croit déceler dans l'œil des plus jeunes la peur et le souvenir tenace de la mort. Tout à l'heure, il devra leur parler.

Abraham Lincoln, lui aussi, a peur.

Cette peur, il la connaît par cœur, il l'a ressenti mille fois, avant chaque discours, avant chaque plaidoirie.

Lorsqu'il était avocat, se sachant incapable d'improviser, il écrivait ses textes à l'avance, phrase par phrase, minutieusement sur des bouts de papiers qu'il rangeait, pour se rendre au Tribunal, dans son chapeau haut de forme. Avant l'audience, il les disposait bien ordonnés devant lui, ce qui faisait sourire ses confrères plus à l'aise.

Mais lui, contrairement à eux, n'avait aucune confiance en son talent.

Peut-être parce qu'avant de devenir avocat, il avait été commis de ferme, manoeuvre et bûcheron, peut-être parce que pour devenir avocat, il avait dû apprendre le droit tout seul.

A New Salem, dans l'Illinois, il avait étudié à ses soirs de solitude les *Commentaires* de Blackstone et l'*Equité* de Story. Des semaines durant, il avait récité à voix haute les arrêts de la Cour Suprême et, par une nuit d'été de l'année 1836, il s'était rendu à Springfield, la capitale. Il l'avait découverte à cheval, au petit matin, un peu étourdi par le nombre de rues qui s'y croisaient, des rues boueuses mais si larges.

Le jour même, il avait passé l'examen oral pour entrer au Barreau et deux semaines plus tard, le 9 septembre, dans une petite salle du tribunal, il avait défendu, en lisant ses notes, un fermier qui réclamait sa part de bétail.

Lincoln avait 27 ans.

Comme aujourd'hui, il avait peur.

Il n'osait pas parler, de crainte qu'on devinât son accent, qu'on sut d'où il venait, de quelle cabane en rondins au fin fond du Kentucky, de quel père analphabète, de quelle mère, morte à l'âge de trente ans complètement édentée.

Il avait peur qu'on le découvrit et parce qu'il se trouvait trop grand, parce qu'il se trouvait très laid, il était certain de ne jamais attirer un client.

Il rejoignit alors une troupe étrange, composée de magistrats et d'avocats, une troupe qui deux fois par an, pendant trois mois, parcourait à cheval les marécages de l'Illinois, traversait ses plaines battues par les vents et s'arrêtait dans les bourgades les plus reculées.

Ces hommes de loi venaient y rendre la justice. Ils transformaient en salle d'audience, civile et pénale, le magasin principal de la ville ou une grange encore vide. Les paysans, les notables, les enfants se pressaient aux portes de ce tribunal éphémère et assistaient enchantés au spectacle judiciaire, applaudissant parfois les plaidoiries des avocats.

Peut-être remarquaient-ils parmi eux un jeune homme émacié, assis sur une chaise et qui écrivait beaucoup, un peu nerveux, le corps plié, la tête penchée sur ses genoux, et lorsque son affaire était appelée, lorsque enfin il se levait pour plaider, peut-être la salle suspendait-elle un instant son souffle, surprise par la voix hésitante et haut perchée, cette voix nasillarde à l'accent de la Prairie, qui soudain emplissait toute la grange.

Mais aujourd'hui, c'est à ciel ouvert et devant un millier de soldats qu'il doit parler. Son chapeau haut de forme qu'il a posé sur ses genoux contient une feuille de papier pliée en quatre, une seule feuille sur laquelle il a écrit son discours, la veille, dans le train de Washington à Gettysburg.

Il a voyagé entouré de ses secrétaires particuliers et des membres de son cabinet, tous très animés. Le wagon présidentiel est resté bruyant tout au long du trajet. Lincoln n'a pas pu s'isoler. Il a dû rédiger ces lignes sur un bout de table dans le tumulte d'un train brinquebalant.

Mais il est habitué à écrire ses textes en plein désordre. A Springfield, il travaillait au milieu de la poussière et de la confusion. Son cabinet occupait trois pièces au premier étage d'une maison de brique, près de la grand-place, trois petites pièces que la saleté des vitres maintenait dans une obscurité constante. Les dossiers étaient partout, posés les uns au-dessus des autres sur des chaises en bois ou à même le sol.

La paperasse débordait des tiroirs entrouverts et recouvrait entièrement les tables de travail. Avant une audience, on pouvait voir Lincoln ou son collaborateur fouiller longuement dans ce chaos à la recherche d'un document égaré. Sur le guéridon près de l'entrée, une pile de papiers grandissait de semaines en semaines. Au-dessus d'elle, Abraham Lincoln avait écrit : « *Si vous n'avez pas trouvé ailleurs, cherchez là-dedans* »¹.

Sur un bout de table, dans le tumulte du train brinquebalant, Lincoln a écrit ce texte qui lui paraît soudain beaucoup trop court. Le Sénateur Everett entame une péroraison vibrante où il décrit de fiers régiments habillés du bleu éclatant de l'Union accueillis en héros au Royaume de Dieu, la Gloire divine rejaillissant sur les valeureux. L'hommage de Sénateur dure depuis deux heures.

Lincoln, lui, s'est contenté d'écrire sur une feuille ce qu'il croyait devoir dire à ses armées. Ça tient en une dizaine de lignes. Il a simplement recherché la formulation la plus claire, la plus juste, afin seulement d'être compris par son auditoire. Il a cherché des mots simples et vrais, il les a cherché un à un, minutieusement, comme à son habitude.

Abraham Lincoln aime tant les mots.

Enfant, dans l'Indiana, il n'avait été à l'école qu'entre la récolte d'hiver et les labours de printemps, une école de village où les fils de pionniers récitaient en chœur leurs leçons, dans un vacarme assourdissant. Lincoln y avait appris tout juste à lire et à écrire.

¹ Rapporté par William Herndon, qui fut l'associé de Lincoln de 1844 à 1860, dans *Herndon's Lincoln*, p. 293.

Mais ce fut suffisant pour qu'il se plonge dans *Robinson Crusôé* ou qu'il dévore la vie romancée de *George Washington*. Plus tard, il s'était accroché aux rares livres qu'on pouvait trouver dans ces terres encore vierges.

Il s'était ému en jeune homme inculte et solitaire du rythme d'une phrase ou de la poésie d'un vers. Il s'était mis à écrire en torturant chaque mot, jamais certain qu'il soit bien à sa place. Il s'était ainsi fabriqué un langage, original et précis.

A Springfield, même après vingt ans de carrière, il n'était guidé, lorsqu'il prenait la parole au tribunal ou à la Cour, que par un seul souci : être compris.

Qu'il défendit un meurtrier, un violeur, un esclave fugitif ou un fabricant de bateaux à vapeur, il disposait sur sa table, avant de plaider, les petits bouts de papier sortis de son chapeau.

Les jurés à sa gauche observaient intrigués ce grand escogriffe mal fagoté qui, bientôt se plaçait devant eux et s'inclinait poliment. Dès les premières phrases qu'il prononçait, dès que sa voix, trop aiguë, un peu tremblante, s'échappait, son visage, sombre et sévère depuis le début du procès, s'éclairait et son regard gris s'illuminait. Lincoln se mettait à exposer ses arguments, un à un, rigoureusement articulés, ne délaissant aucun aspect technique de sa démonstration. Ses mots s'enchaînaient, saisissants, entrecoupés de métaphores, animalières ou agricoles, qu'il inventait pour l'occasion. Les jurés de l'Illinois comprenaient parfaitement ce que disait l'avocat.

Alors ils oubliaient son physique ingrat, sa figure osseuse, son corps d'échalas penché vers l'avant, ils oubliaient les mouvements nerveux de ses larges mains, tantôt tenues derrière le dos, tantôt fourrées dans les poches, ils oubliaient sa gêne et ses bras qu'il posait maladroitement sur ses côtes. Ils oubliaient et ils écoutaient.

Le Sénateur Everett achève son final au bord des larmes et obtient les applaudissements d'usage. Il doit être exténué. La fanfare entonne *The Battle Hymn of the Republic*: "*Glory, Glory, Halleluiah!*" Abraham Lincoln va parler. Après l'hymne, il devra se lever pour s'adresser aux armées. Au son lancinant des cuivres et des cymbales, les regards se tournent vers le Président et le défient secrètement.

S'il n'avait pas été là, sans doute ces enfants alignés devant lui seraient-ils auprès de leurs mères. Ces hommes seraient loin d'ici, galopant dans les Grandes Plaines à la découverte de

l'Ouest. Si Lincoln s'était tu, s'il n'était pas monté sur des estrades, feuilles à la main, personne ne serait mort sur le champ de bataille de Gettysburg.

Mais il y eut ce jour de mai 1854.

Abraham Lincoln était alors un honorable avocat de Springfield, un bon père de famille à l'existence discrète, un homme bien installé et apprécié de ses amis du parti conservateur, les Whigs.

Il avait été vers 30 ans un député pugnace au Parlement de l'Illinois.

Il avait plus tard représenté son Etat au Congrès de Washington, pendant deux années.

Il avait exercé son mandat, consciencieusement, sans éclat, et il était rentré.

Il avait sans doute voulu sortir de l'ombre, mais sa nature timide et ténébreuse l'en avait empêché.

Il avait voulu rester au Congrès, mais son parti ne l'avait désigné que pour une seule législature. Il avait tenté d'obtenir un poste dans l'administration à Washington, et on le lui avait refusé.

Alors, il était rentré à Springfield en 1850, déçu, résigné.

Il avait à son retour affronté de violentes crises d'hypocondrie, ces moments de tristesse intense qui le tétanisait et le laissait plusieurs heures hagard, l'œil perdu dans le vague. Il avait renoncé à ses ambitions et s'était remis au travail, le travail, ultime remède à un mal-être qu'il n'expliquait pas.

Et puis il y eut ce jour de mai 1854.

Car si Lincoln ne croyait plus en lui, il croyait encore en son pays.

Il suivait depuis Springfield les affaires cette nation qu'il admirait, cette nation qui l'avait mené des champs de l'Indiana au Congrès de Washington, cette nation unique, sans aristocratie.

Mais le pays maintenant l'inquiétait. Il le voyait secoué de spasmes violents, du Nord au Sud, dès que revenait la question des Noirs et des esclaves.

Lincoln craignait que sa nation ne s'égare et se perde si l'esclavage, déjà tellement enraciné au Sud, venait à s'étendre à d'autres Etats.

Pourtant la question redevenait brûlante à chaque conquête d'un nouveau territoire. Les pionniers réclamaient sur la terre qu'ils colonisaient, un droit aux esclaves. Mais à Washington, on tenait bon.

Jusqu'à ce jour de mai 1854, ce jour où les députés démocrates eurent, au nom de la souveraineté populaire, une initiative de trop. Ils voulurent autoriser les hommes installés dans les territoires du Kansas et du Nebraska à y légaliser l'esclavage.

Le Congrès lui-même allait bénir l'extension, sur le sol américain, de l'asservissement et de la honte.

Lincoln, qui l'apprit dans les journaux, ne le supporta pas. Il n'eut pas un sursaut, il eut un cri. "*Glory, Glory, Halleluiah!*". Les instruments gémissent la dernière mesure et se taisent. Abraham Lincoln va parler. Il retire la feuille de son chapeau haut de forme, pose le chapeau par terre et se lève lentement. Son corps se déplie. La tribune, tout d'un coup, paraît plus petite.

Neuf ans plus tôt, à la fin du meeting d'un opposant démocrate, il était monté sur l'estrade, d'autorité. Alors qu'il n'était plus rien et que les spectateurs commençaient à partir,

Lincoln se dressa de tout son corps et dit à la foule qu'il parlerait le lendemain. Le lendemain, la foule revînt. Lincoln lut son premier discours contre l'esclavage et on l'écouta pendant deux heures, subjugués par la voix unique de cet orateur.

De 1854 à 1860, alors qu'il n'était plus rien, Lincoln prononça plus de cent de discours sur la seule question de l'esclavage, à toute occasion, meetings électoraux, soirées de parrainage, conventions partisans.

En 1858, il se présenta aux sénatoriales, contre un confrère démocrate de Springfield. Les deux avocats parcoururent l'Illinois tout l'été pour débattre, l'un en face et de l'autre sur la même estrade. Pour la première fois dans l'histoire électorale, les candidats s'affrontaient directement lors de meetings communs. Lincoln perdit les élections, mais sa réputation était faite.

Et puisque la question de l'esclavage devenait unique, puisque ce vieux parti des Whigs sombrait dans la division, puisque se créait sur un programme anti-esclavagiste le Parti Républicain, Lincoln devînt républicain. Il fût bientôt invité à prendre la parole dans les Etats

voisins. Il prononça à Cincinnati, à Columbus et à New York des discours essentiels. Et lorsqu'en 1860, il fallut désigner un candidat pour les présidentielles, Lincoln apparut tel qu'il était, sans fard, bizarre mais tellement éloquent, peu connu mais sans ennemi, austère mais honnête.

Lincoln se fit pousser la barbe en septembre.

Il fut élu en novembre Président des Etats-Unis.

Le grand barbu s'avance, feuille à la main, tout au bord de l'estrade. D'ici, il peut apercevoir jusqu'au dernier des soldats. Les rangs se taisent. Le silence se tend dans l'air léger de l'automne. Le cliquetis des baïonnettes et des boucles de ceintures, les raclements de gorge et les reniflements, tout s'arrête.

L'armée s'immobilise.

Elle fait face à cet homme dont la seule élection a provoqué la sécession des Etats du Sud. Elle fait face à cet homme qui, dès les premiers jours de sa présidence, s'est vu dépassé par les événements, hébété, tantôt inerte et hagard, incapable de trancher, tantôt fébrile et brouillon, sans jamais être obéi, cet homme surnommé la Girafe de l'Illinois et qui depuis plus de deux ans sombre dans l'insomnie.

L'armée fait face à cet homme qui ne lui a jamais parlé. Qui lui fait faire la guerre et l'envoi à la mort, mais sans lui dire pourquoi.

Lui qui a tant discouru est devenu pour elle un spectre qui ne parle plus.

Il est au bord de l'estrade, sa feuille à la main.

« *Four score and seven years ago...* ».

Les soldats sursautent.

Lincoln ne lève pas les yeux de sa feuille. Il lit d'une voix stridente les dix phrases écrites la veille, dix phrases ciselées que les écoliers d'Amérique apprennent par cœur.

« *Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont établi sur ce continent une nation nouvelle, conçue dans la liberté et consacrée à l'idée que tous les hommes sont égaux* ».

Lincoln se met à parler de la guerre et des morts, de la Nation et de sa survie. Il parle de l'histoire, des vivants et du sens de la lutte. Et il invite les hommes qui sont devant lui à se

battre pour « *que le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ne disparaisse pas de la terre* ».

Les soldats le regardent.

Lincoln replie sa feuille soigneusement et s'en retourne vers son fauteuil.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Monsieur le Bâtonnier,

Mesdames, Messieurs, Chers Confrères,

Quand, après un long silence ébahi, les hommes rassemblés devant lui comprirent que son discours était dit et qu'il avait tout dit, quand ils comprirent qu'ils étaient là pour sauver le socle des Etats-Unis, l'idée même de la démocratie, cette idée salie par la misère d'un peuple enchaîné, il y eut dans les rangs une lente clameur qui monta vers le ciel et devint bientôt, alors que Lincoln s'était rassis, un tumulte confus, puis une assourdissante acclamation.

Abraham Lincoln devint Président ce jour-là, le 19 novembre 1863, trois ans après son élection. Il fut réélu l'année suivante, alors que ses généraux menaient une offensive sanglante en Géorgie.

Le 31 janvier 1865, il fit adopter le 13^{ème} amendement qui abolissait l'esclavage.

Le 8 avril, l'armée du Sud capitula.

Une semaine plus tard, le 14 avril au soir, alors qu'il étendait ses jambes dans la loge présidentielle du théâtre Ford à Washington, Lincoln fut assassiné d'une balle dans la nuque.

Parce qu'il s'est dressé sur des estrades alors qu'il n'était plus rien, parce qu'il s'est dressé seul face à des foules hostiles, parce qu'il a pris la parole quand on ne voulait pas l'entendre, Abraham Lincoln a sauvé son pays de l'erreur et de la honte, et a refondé une nation, afin qu'elle ne soit pas la patrie d'une liberté qui s'égarde, mais qu'elle soit, avant tout, terre d'égalité.

Il a subi chaque jour de sa présidence, et jusqu'aux derniers.

Les victoires, la réélection, la liesse des esclaves libérés, rien ne semblait pouvoir troubler cette « *douleur sèche, lasse et patiente*² » qu'on lisait sur son visage.

Les 600 000 morts de la guerre que sa détermination avait provoquée semblaient le rappeler à un mal plus profond, à une souffrance préexistante, originelle, cachée en lui comme un fardeau honteux.

Lincoln n'en parlait pas, comme il ne parlait pas de lui.

Lincoln n'en parlait pas, mais lorsqu'il parlait, sa souffrance se mêlait à ses mots.

Il n'avait pas l'éloquence, propre et facile, de l'homme bien né.

Il avait l'éloquence, fragile et pure, de celui qui a mal.

Et c'était pour ses frères de malheur qu'il prenait la parole. Il parlait au nom de l'homme accusé, au nom de l'esclave, au nom des humiliés.

Abraham Lincoln était éloquent parce qu'il portait en lui, douloureusement, la souffrance de ceux qu'il défendait.

Sa voix stridente était le cri qu'on ne retient plus.

Ses gestes maladroits étaient la honte qui virevolte.

Son timbre tremblant était la révolte qui gronde.

Et sa parole unique était l'espoir qui se relève.

² Termes employés par Harriet Beecher Stowe, l'auteur de *La Case de l'Oncle Tom*, dans Mitgang, *Press Portrait*, p.373.